

sont détaillées dans le reste de cette première Partie.

On voit ici combien le Professeur de Milan est éloigné de penser que les Sciences soient cause de la décadence des mœurs. Il insinué bien, quelque part, que sa doctrine, sur ce point important, n'aura pas l'approbation de tout le monde; mais il croit la vérité pour lui, & sans entrer dans aucune controverse ni apologie, il fait, en beau Latin, le panégyrique des belles connoissances, il préconise les avantages qu'on en retire pour la pratique de toutes les vertus. Dans une autre Harangue, l'Orateur entreprendra peut-être de résoudre la difficulté qu'il entrevoit ici; il pourra se proposer la question très-grave & très-difficile de l'influence des Lettres sur le cœur des hommes. Cette matière est digne de ses attentions.

Quand les Citoyens sont formés aux Arts & aux Sciences, il est en leur pouvoir de rendre la Patrie florissante. On ne leur demande que de tourner au bien public leurs travaux & leurs lumières: c'est ce qui occupe le Père Ferrari dans la seconde partie de son Discours. L'Auteur y fait voir 1°. comment les Citoyens, instruits du détail des Arts, doivent les exercer. 2°. Comment les Citoyens qui ont acquis des connoissances, doivent les rendre utiles à la Patrie. Sur le premier objet, on recommande l'activité dans le travail; la bonne foi dans le Négoce; la générosité & le zèle dans les tems de calamité publique. Sur le second, on exige que les Citoyens communiquent leurs lumières sans réserve, sans faste, sans prédilection, sans intérêt particulier: *Dignos patriâ cirves illos nunquam satis predicaverim, qui cum doctrinâ*
erudierint